

S : Sibérie m'était contée

Michel Vaïs

Number 138 (1), 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63166ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaïs, M. (2011). S : Sibérie m'était contée. *Jeu*, (138), 133–137.

MICHEL VAÏS

S : SIBÉRIE M'ÉTAIT CONTÉE



Le théâtre Akademia, à Omsk, en Sibérie, qui accueille le festival du même nom.

Le vieux photographe de l'avenue du Parc, à Montréal, me l'avait bien dit, pendant qu'il tirait ma photo pour ma demande de visa. « Vous allez en Sibérie ? Sachez bien que ce sont les Russes qui ont vaincu les nazis. Pas les Américains. »

À Omsk, on le sait. Et on clame partout la grandeur de l'Armée Rouge. Les restes d'une magistrale exposition florale célébrant les 65 ans de la victoire (« 1945-2010 ») étaient encore bien visibles, fin septembre, dans le parc qui fait face à la maison Dostoïevski. Ce dernier (de 1850 à 1854), comme d'autres, a connu l'exil dans ce coin de pays. Beaucoup d'écrivains, d'artistes, d'intellectuels sont restés, y ont fondé une famille et sont maintenant attachés à cette région qui, aujourd'hui, s'enorgueillit de leur influence. Instruits et ouverts d'esprit, ils auraient contribué à faire de la ville un haut lieu de la culture russe. Ainsi, la troupe de théâtre Vakhtangov de Moscou n'y est demeurée que deux ans, pendant la guerre, alors qu'on voulait éloigner ses membres de la capitale menacée. Ils ont travaillé dans le Théâtre dramatique d'État d'Omsk, fondé en 1874 et construit en 1905, qui aujourd'hui accueille la deuxième édition d'un festival international de théâtre. Cette fois, le Vakhtangov est de la partie. Retrouvailles émouvantes à coups de vodka et de hourras...

Loïn d'un Nunavut russe

Quant à la ville d'Omsk, ancienne forteresse militaire fondée en 1716 par les Cosaques, elle a vu se construire plus de 100 redoutables usines d'armement qui ont fait la différence pendant le deuxième conflit mondial. Aujourd'hui, pour ses 1 200 000 habitants, au confluent des rivières Om et Irtych aux rives sablonneuses, la vie s'écoule paisiblement. Moi qui voyais la Sibérie comme un Nunavut russe, avec trois dizaines de milliers d'indigènes et de militaires éparpillés en groupuscules dans l'immensité glacée... En fait, la Sibérie compte une quarantaine de millions d'habitants et, à Omsk, le mercure atteint 40 degrés l'été (et -40 l'hiver). L'agriculture y est en plein essor, et on y fait pousser toutes sortes de fruits, notamment de délicieux melons. Pendant mon séjour, fin septembre 2010, la température oscillait entre 20 et 25 degrés.

Voilà qu'en dehors de Moscou et de Saint-Pétersbourg, l'immense Russie, surtout celle qui s'étend au-delà de l'Oural, développe un appétit d'ouverture au monde. On recherche les échanges, la circulation des personnes et des idées, notamment par le théâtre. Depuis 2008, la ville d'Omsk aux dix théâtres, dont sept d'État, est l'hôtesse d'un festival de théâtre international et biennal, qui a permis d'accueillir cette année des troupes de Pologne, de Croatie, de Serbie, de Lituanie, d'Allemagne (le célèbre Berliner Ensemble), en plus de plusieurs compagnies russes. En clôture : rien de moins que la Comédie-Française avec *le Mariage de Figaro*. Aussi exotique que *les Précieuses ridicules* le seraient à Iqaluit ! C'est ainsi que, avec une belle assurance, Omsk se prépare à célébrer dignement son tricentenaire, forte du titre convoité de capitale culturelle de l'Europe en 2016. Nommé « Akademia », le festival, comme le théâtre qui l'accueille principalement, se veut synonyme de classique et de spectacles de haut niveau. Alors que le terme « académique » comporte, en français comme en anglais, une connotation pouvant être péjorative, il semble qu'en russe il suppose plutôt un objectif pédagogique. Plusieurs théâtres ainsi nommés, en Russie, cherchent à pousser un public conservateur à s'intéresser à des propositions audacieuses.

L'école lituanienne

Comme c'est le cas dans la plupart des festivals européens – et québécois – qui se respectent, depuis plus de dix ans, une place de choix est accordée à la petite république balte de Lituanie. On doit surtout ce traitement de faveur au célèbre Eimuntas Nekrosius, dont le FTA et le Carrefour de Québec ont déjà présenté deux mises en scène. Rappelons qu'à Saint-Pétersbourg le Festival de la Maison balte a même consacré l'intégralité de son édition de 2007 à des spectacles du maître lituanien. Au Festival d'Omsk, si l'on n'a pas programmé en 2010 de pièce de Nekrosius, la Lituanie constituait le seul pays étranger dont deux metteurs en scène étaient à l'affiche.

D'Oskaras Korsunovas, on a présenté *Roméo et Juliette* et de Rimas Tuminas, *Oncle Vania*. La relecture des classiques se poursuit donc par cette école lituanienne, pour le meilleur ou

pour le pire. Si le *Hamlet* de Korsunovas, que j'avais vu au Festival de Craiova en 2010, m'avait séduit malgré l'audace de la proposition (chaque comédien était assis à sa table de maquillage), son *Roméo et Juliette* plonge carrément dans l'absurde. Cette fois, l'idée de départ « géniale » du metteur en scène consiste à situer l'ensemble du spectacle dans deux cuisines capharnaüms côte à côte, où l'on passe son temps à pétrir de la pâte à pain en s'aspergeant de farine et d'eau. Les deux amoureux (Roméo est un enfant frêle et souffrant) iront jusqu'à rendre l'âme, littéralement, dans le pétrin ! En fer-blanc ou en fonte, les cuisines sont remplies d'objets étonnants, auxquels on ne voit absolument pas d'usage autre que décoratif : des squelettes, un tuba et un trombone, des christes en croix, une corde de pendu, un landau... Avec la pâte, on esquisse des pizzas ou un pénis, pour le plaisir de le trancher d'un coup sec. Le tout, rythmé par des chants africains ou des *canzoni* italiennes. Pour marquer le passage de vie à trépas, chaque défunt s'enduit le visage de farine : simpliste ! La dixième fois, on se dit qu'on a compris. Mais la pire, c'est la nounou, à la voix de trompette, qui est d'une vulgarité rare, exhibant ses cuisses et fumant comme un train à vapeur, attrapant par les couilles les ennemis de Roméo ou se grattant furieusement un pubis fortement poilu. Le public omskois a paru un brin désarçonné.

Quant à l'*Oncle Vania* du rejeton Tuminas, il nous situe dans l'univers d'Ionesco ! Je n'ai jamais vu Tchekhov aussi bousculé : personnages traités comme des objets que l'on traîne debout sur un tapis ou que l'on transporte assis sur une chaise, Vania présenté comme un clown, musique tonitruante, situations incongrues (par exemple, deux hommes ivres scient du bois sur un établi pour fabriquer un siège qui s'écroule aussitôt, ou jouent à la corrida dans le salon avec une charrue), personnages debout côte à côte la plupart du temps, face au public, qui parlent sans se regarder... Voilà une mise en scène qui prend décidément trop de place et qui cherche à nous dire beaucoup de choses plutôt que ce que Tchekhov a écrit.

Faust et Werther : deux figures fortes

Apparemment toujours à l'affût de pièces provocantes, la directrice du Festival Akademia, Olga Nikiforova, a eu la main plus heureuse avec deux œuvres de Goethe : une adaptation (apparemment fidèle) intitulée *le Faust de Gretchen*, en plus du mytique Berliner Ensemble, et une autre (libre) des *Souffrances du jeune Werther*, présentée par une compagnie polonaise. Ce spectacle s'intégrait dans une Journée de la Pologne qui a fait place aussi à deux lectures de pièces d'auteurs polonais contemporains et à une exposition de magnifiques affiches de théâtre.

C'est Martin Wuttke, directeur du Berliner Ensemble, qui a adapté et mis en scène *le Faust de Gretchen*, en plus d'y jouer le rôle de Faust, ainsi que ceux de Méphisto, de Wagner et même de Marthe, avec une voix et une plasticité d'une infinie richesse. Face à lui, une Marguerite jouée par un chœur de huit comédiennes (il devait y en avoir neuf) et, toujours à ses côtés, une grande femme en noir, silencieuse, qui représente la Mort,



Roméo et Juliette, mis en scène par le Lituanien Oskaras Korsunovas au Festival Akademia, à Omsk, en 2010. © Andrei Kudriavzev.

la Destinée, ou une mère aimante et compréhensive. L'action se déroule sur et autour d'une immense table en bois, bordée de chaque côté par la moitié du public. Table qui sera mise par le chœur des Marguerite pour une sorte de banquet rituel auquel seul assistera, impuissant, le triste Faust, avec son ombre noire et muette. On dit que le texte, en allemand et avec quelques coupures, était celui, non retouché, d'une des premières versions du *Faust* de Goethe, qui avait été perdue et retrouvée à la fin du XIX^e siècle. La mise en scène, très épurée, fait une grande place à ce texte (que le public a pu suivre en russe grâce à des surtitres) et au jeu de Wuttke, qui est à la fois une sorte de Andy Warhol décadent et maniéré à perruque blonde, et un redoutable Hitler aux colères subites.

Quant au *Werther* du Stary Teatr de Cracovie, le metteur en scène Michal Borczuch y multiplie lui aussi la flamme du héros, Charlotte, cette fois par trois (Lotta I, II et III). Ici, le jeune homme, un poète rebelle et névrosé, traîne son malheur comme un orignal épormyable qui s'obstinerait à chanter d'une voix faiblarde et fausse, tandis que trois femmes en sous-vêtements et sa mère le titillent et le torturent mentalement, et qu'un inénarrable pianiste l'accompagne dans sa douleur suicidaire. L'action se déroule sur une plate-forme à l'avant-scène remplie de fauteuils où tout le monde est avachi, qui se disloque à la fin du premier acte pour faire place à un plateau vide au-dessus duquel est suspendu un énorme nuage menaçant. C'est surréaliste, comique et touchant. On m'a dit que le décor devait exploser, piano à queue compris, mais que, comme pour le *Faust* où l'on a dû composer avec l'absence de la neuvième Gretchen, il y a eu des imprévus.

Il semble que les Russes n'aient pas, comme au Québec, l'habitude des lectures publiques dramatisées, qui sont là-bas réservées à un public confidentiel de professionnels du théâtre. Le Festival Akademia a cependant programmé, avec des acteurs russes, celles de deux pièces polonaises, *le Carré de sable* de Michal Valczak et *Tiramisu* de Johanna Ovsjanko, qui ne sont pas sans intérêt. Dans la première, deux enfants (joués par des adultes) reproduisent avec leurs jouets dans un carré de sable une métaphore des discussions qui font naître les guerres. *Tiramisu* montre sept jeunes femmes travaillant dans une agence de publicité, dévorées par un monde virtuel où chacune se bâtit une carrière en piétinant ses voisines, à coups de dragage et de persiflage. Ce qui compte, c'est d'être chic et d'avoir eu plusieurs orgasmes pendant le week-end. Lors des discussions d'après-spectacle, j'ai cité en exemple l'expertise du Centre des auteurs dramatiques qui, au Québec, connaît avec ses lectures publiques un succès grandissant et populaire.

Le charme français

Les autres pièces présentées au Festival Akademia n'arrivaient pas à la hauteur de celles que j'ai citées, notamment à cause de la superficialité du propos malgré un éblouissant travail d'ensemble (*On achève bien les chevaux*, par une compagnie croate de 80 personnes, dont 50 sur scène !), d'une faiblesse

des acteurs (*Qui a peur de Virginia Woolf ?*, par une troupe serbe dont les deux jeunes étaient meilleurs que les vieux) ou d'une accumulation incontrôlée d'objets avec leurs manipulateurs (*Shakespeare Laboratory*, venu de Saint-Petersbourg, où ils se sont mis à dix-neuf pour rejouer quelques scènes classiques avec des objets).

Que dans un festival se voulant aussi « dérangeant » apparaisse la Comédie-Française avait de quoi surprendre. Ce fut pourtant l'événement du Festival Akademia. En conférence de presse préparatoire, Muriel Mayette, « administrateur général » depuis quatre ans, est venue expliquer que la « plus vieille troupe de théâtre au monde » (elle a 330 ans) a 400 employés, dont 58 acteurs (contre 80 il y a 35 ans) avec lesquels elle présente annuellement 30 productions – dont 15 créations –, jouées 900 fois à la salle Richelieu et dans ses deux autres salles, le tout avec 87 % de remplissage. En plus, la troupe effectue chaque année des tournées en France et à l'étranger. Sa mission : « Donner à entendre le répertoire et l'enrichir ». Cela autorise les créations, tout en soulignant l'importance du texte : on dit bien « entendre » plutôt que « voir », ce qui en bon français suppose aussi « comprendre ». La Comédie-Française en était à sa septième tournée en Russie (la première avait eu lieu au plus fort de la guerre froide, en 1954), mais à sa première en Sibérie.

Cela dit, en réponse à des questions, Muriel Mayette a estimé que si les « grands metteurs en scène » ont disparu en France, il y en a plusieurs, jeunes et remplis d'imagination, sachant lier la tradition classique et le modernisme, une exigence de clarté et un désir d'audace, bref, sachant être aussi populaires qu'élitistes (Vilar ne prônait-il pas « un théâtre élitaire pour tous » ?). Et celle qui vient de faire entrer *Ubu roi* au répertoire de rappeler que sa compagnie a déjà engagé Anatoli Vassiliev et Lee Breuer (du Mabou Mines), auparavant Robert Wilson et Giorgio Strehler, en attendant Denis Marleau, qui y montera *Agamemnon* de Sénèque en mai 2011. Pour ce qui est des jeunes metteurs en scène prometteurs, Muriel Mayette cite entre autres Cédric Gourmelon, Jean-François Sivadier et Christophe Rauck. C'est à ce dernier, justement, que l'on doit ce *Mariage de Figaro* qui a fait le voyage jusqu'en Sibérie.

Ancien acteur du Théâtre du Soleil avant de s'intéresser à Brecht et de diriger le Théâtre de Bussang, puis le Théâtre Gérard Philipe, Rauck réussit en effet, dans une mise en scène très épurée, à faire entendre le texte, dense et intelligent mais compliqué, de Beaumarchais. Il sait allier rigueur et esprit de liberté, avec un brin de féerie comme lorsqu'on ouvre une boîte de jouets. La complexe « espèce d'embrouille » de l'auteur, selon les mots de Figaro, annonce le théâtre de boulevard. L'intrigue s'y entortille, les amants se cachent dans un placard, derrière un meuble ou sous une couverture au creux d'un fauteuil, ce qui exige un jeu enlevé des comédiens. Avec un Laurent Stocker en Figaro, une Martine Chevalier en Marceline et un Michel Vuillermoz en Conte, on était servi. La scénographie (d'Aurélié Thomas), aussi légère qu'une malle de tournée, contribuait d'ailleurs à ce que le spectacle se déroule « à toute vitesse ». Les



Programme du *Mariage de Figaro*, présenté par la Comédie-Française au Festival Akademia, à Omsk, en 2010.

CI-CONTRE :
Le Faust de Gretchen,
dans une mise en scène de
Martin Wuttke,
présenté par le Berliner Ensemble
au Festival Akademia,
à Omsk, en 2010.
© Andrei Kudriavzev.



portes étaient de simples rideaux de toile qui surgissaient du sol, ou tombaient en place, et disparaissaient en un clin d'œil, autour de cloisons et de meubles coulissants, avec des costumes mi-XVIII^e mi-XX^e siècle parsemés de joyeux anachronismes.

Les Russes d'Omsk connaissent bien cette pièce, étudiée dans les écoles secondaires et annonciatrice, avec *le Barbier de Séville*, de la Révolution française. Elle y est souvent montée.

Ainsi, malgré des surtitres traduisant laborieusement les répliques prolixes de Beaumarchais, ils ont été soufflés par le brillant de l'interprétation et de la mise en scène. Et pour une fois, c'est à moi que l'on posait des questions sur le texte ! ■

Michel Vaïs était l'invité du Festival international de théâtre Akademia d'Omsk.